

Contes et nouvelles du Québec

Tome II



BeQ

Contes et nouvelles du Québec
1800-1950

Tome II

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 178 : version 2.2

Image de la couverture :
Ozias Leduc
La Liseuse, 1894
Huile sur toile, 29,6 x 25,6 cm
© Succession Ozias Leduc/SODRAC
Musée du Québec
<http://www.mdq.org>

Le Canadien curieux

L'histoire de Zélim a paru pour la première fois dans la *Gazette littéraire* de Montréal le 30 décembre 1778, sous le pseudonyme d'*Un Canadien curieux*. Immédiatement après sa publication, le récit soulève une tempête dans le petit milieu littéraire de l'époque. Certains accusent l'auteur d'avoir tout simplement copié un auteur français. On ignore encore qui se cachait sous ce nom d'emprunt.

Zélim (histoire)

Divine Sagesse ! tes influences, plus salutaires à mon âme que la Rosée du matin à la fleur languissante, font revivre dans mon cœur le sentiment de la félicité que le souffle empoisonné de l'illusion faisait évanouir. Je m'égarais sans retour sur les bords de l'abîme, et mon esprit troublé ne formait plus que des idées chimériques, quand tu me présentas l'exemple frappant de Zélim ; aussitôt je sortis des ténèbres pour rentrer dans les voies de la vérité. Écoute, ô mon fils ! écoute la fidèle histoire de cet infortuné. Lorsque les chaînes du temps s'appesantiront sur tes membres, et que tes cheveux prendront la blancheur des cygnes qui folâtraient sur les bords des vastes étangs, tu rassembleras ta nombreuse famille sous l'ombrage d'un antique sycomore, et tu lui répéteras ce que je vais te raconter ; elle le redira dans la suite à ses enfants, qui le transmettront

d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles ; afin que les hommes apprennent à respecter les décrets du Souverain dispensateur des événements et à ne jamais murmurer contre sa Providence.

Dans les jardins délicieux d'un puissant de la terre, vivait un mortel chéri des dieux, dont l'unique soin, dès son enfance, était d'arroser plusieurs fois le jour les tendres fleurs séchées par les ardeurs du soleil. Dans l'obscurité de sa condition, il était heureux, parce qu'il n'avait point les désirs qui dévorent le cœur des avides humains. Le bonheur qui fuit les lambris dorés vient plus souvent habiter sous le chaume, et se plaît dans la simplicité. C'est lui qui répand la sérénité sur le front du laboureur, tandis que le riche au sein de ses trésors n'offre dans ses regards pâles et livides qu'un objet rempli d'horreur. L'aurore voyait l'heureux Zélim commencer avec plaisir son travail ordinaire, l'astre du jour au terme de sa carrière le laissait occupé à se préparer un repas frugal, jouissant d'un repos plein de charmes que les fatigues de la journée lui rendaient encore plus précieux. Son bonheur était parfait s'il eût été durable. Mais

hélas ! comme la feuille que le moindre zéphyre agite, le cœur de l'homme éprouve de continuelles agitations. Tel est son triste sort, qu'il ne se croit jamais heureux: l'ambition vient le chercher jusque dans les retraites les plus écartées. Pourquoi, dit-il un jour en jetant ses regards sur les vastes palais du Sultan, pourquoi le destin m'a-t-il si mal partagé que de me faire naître dans l'état misérable de jardinier ; aussi peu considéré sur la terre que l'atome dans l'immensité de la nature ; tandis que d'autres dans l'abondance, les grandeurs et les richesses filent sans inquiétudes les jours les plus fortunés ? Oui ! le bonheur doit être plus grand sur le trône que dans une chaumière qui me défend à peine des injures des saisons. À peine cette funeste pensée se fut-elle emparée de son esprit que son cœur ne fut plus qu'une mer d'illusions où la félicité vint s'engloutir et se perdre: il devint malheureux. Un soir qu'en plaignant son destin il se promenait à grands pas dans les allées à perte de vue, une force supérieure l'entraîna vers un bois de lauriers, dont le feuillage gardait pendant le jour des

ardeurs du midi. De sourds gémissements frappent son oreille ; dans sa surprise il avance, il entend distinctement la voix d'un homme plongé dans les eaux de la douleur ; il reconnaît le Sultan qui se roulait sur la poussière en s'arrachant la barbe et se frappant la poitrine. Que mon sort est à plaindre, s'écriait-il, je possède des richesses immenses, mon nom fait trembler l'aurore et le couchant, et je suis le plus infortuné des mortels. J'apprends qu'un fils indigne, un fils dénaturé trame contre mes jours ; mes serviteurs que j'ai comblés de mes bienfaits me trahissent, et pour comble de malheurs, Fatima, ma bien-aimée, Fatima m'est infidèle ; la perfide, en souillant par un crime nouveau la pureté de mes amours, s'unit avec mes ennemis pour me plonger le poignard dans le sein. Ah ! cruelle fortune, reprends tes dons empestés puisqu'ils portent avec eux tant d'amertume. Les sanglots lui coupèrent la parole, il se tut. Zélim reste immobile ; une foule de pensées s'offrent à son esprit ; enfin sa raison perce à travers les sombres nuages qui l'obscurcissaient. Les hauts pins, s'écrie-t-il, sont plutôt frappés de la foudre que le faible roseau.

L'aiglon insulte le sommet des montagnes et respecte l'humble vallée ; plus le mortel est élevé plus les coups que la fortune lui porte sont terribles. Ô vérité céleste ! tu seras désormais gravée dans mon cœur. En finissant ces paroles il se prosterna devant l'Éternel qui avait éclairé son entendement ; il l'adora dans sa grandeur et le remercia de ne l'avoir fait naître que simple jardinier.

LE CANADIEN CURIEUX.

Anonyme

Le récit qui suit a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes* en 1884, sans nom d'auteur, et avec cette seule *signature* : TRADUCTION.

La cloche de Caughnawaga

Sur la rive gauche du Saint-Laurent, à neuf milles en haut de Montréal, est situé le village de Caughnawaga, habité par les derniers Iroquois de la tribu jadis puissante qui lui donna son nom. C'est un endroit pittoresque qui mérite d'être visité. Mais les sauvages qu'on y trouve aujourd'hui paraissent bien ridicules, quand on se rappelle les légendes des vaillants « hommes rouges. » Après avoir été pendant des siècles d'invincibles guerriers, ils ont été terrassés par la civilisation. Maintenant ce sont des hommes misérables, souvent dégradés et esclaves de l'eau de feu.

Les navires du Haut-Canada qui descendent les rapides de Lachine, s'arrêtent ordinairement en face de Caughnawaga pour prendre à leur bord le pilote qui doit les diriger à travers les terribles sinuosités du Sault Saint-Louis. Et le touriste peut voir sur la côte, le contraste qu'offrent la vaste

église de pierre, au toit de ferblanc, sur laquelle se dardent les rayons du soleil couchant, et les pauvres cabanes des sauvages.

Dans le clocher de l'église, il y a deux cloches, l'une toute moderne et très grosse, l'autre toute petite et vieille de près de deux siècles. Cette dernière éveille rarement les échos d'alentour. Mais on la conserve avec le plus grand soin, à cause d'une légende qui s'y rattache et qui la rend précieuse.

Vers 1690, le Père Nicols, missionnaire plein de foi et d'énergie, après avoir fait beaucoup de conversions parmi les Iroquois, avait réussi à leur bâtir une église. Il obtint de ces derniers une quantité de fourrures assez considérable qu'il envoya en France en échange d'une cloche qu'il voulait se procurer pour son église. La cloche fut expédiée du Havre, mais des mois et des mois se passèrent sans que le dévoué missionnaire apprit son arrivée à Montréal. Le navire qui l'apportait n'entra jamais au port. Les pauvres Iroquois pleurèrent avec leur pasteur, le deuil de cette « chose bénie, » qui devait faire résonner les échos du Saint-Laurent et appeler les fidèles à la

prière.

Quelques années se passèrent. On était au temps des guerres entre les deux ennemies séculaires, la France et l'Angleterre. Un jour on apprit que le navire sur lequel la cloche avait été expédiée, n'avait pas péri, mais qu'il avait été capturé par un croiseur anglais, et que la cloche était maintenant suspendue au-dessus de l'église protestante de Deerfield, petite ville du Massachusett.

Cette nouvelle attrista beaucoup les Iroquois et en même temps fit bouillir dans leurs veines le vieux sang sauvage.

Leur cloche qui n'avait pas encore été bénie, mais qu'ils vénéraient sans l'avoir vue, était captive chez les hérétiques. Ils jurèrent qu'à la première occasion favorable, ils iraient la recouvrer. Plusieurs années se passèrent dans cette attente ; les conversions se faisaient de plus en plus nombreuses dans cette tribu, ce qui n'empêchait pas la continuation des guerres entre les sauvages.

Vers le commencement de l'année 1704, le

marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, prépara une expédition contre les colonies anglaises et sollicita le concours des Iroquois, par l'entremise de leur missionnaire, le Père Nicols. Celui-ci posa comme condition que l'on s'emparerait d'abord de la ville de Deerfield, ce qui fut accepté. Alors il rassembla la tribu et lui annonça en paroles éloquentes qu'une occasion se présentait de recouvrer leur cloche, si les guerriers voulaient se réunir et marcher à sa délivrance. Sa parole tombait sur les cœurs bien préparés. Les armes furent mises en ordre, et, avec un enthousiasme digne des croisés de la Palestine, la vaillante troupe enrôlée pour la délivrance de la captive de Deerfield, se mit en marche, au milieu de l'hiver, pour rejoindre l'armée régulière du marquis de Vaudreuil au Fort Chambly. Les sauvages y arrivèrent au moment où l'expédition allait partir.

Les Français, n'étant pas habitués à marcher dans la neige, souffrirent beaucoup dès le commencement du voyage.

Le froid était rigoureux et la neige épaisse. Les hommes étaient obligés de porter eux-mêmes les

provisions et les munitions. Les soldats murmuraient et ils furent plusieurs fois sur le point de se révolter. Mais les sauvages, habitués aux voyages à la raquette, s'avançaient avec presque autant de facilité que par des chemins d'été. Le Père Nicols était à leur tête, et à côté de lui un sauvage de belle taille portait la bannière de la croix.

Chaque soir l'armée s'arrêtait tantôt au pied d'une colline ou d'une montagne, tantôt dans la plaine, et pendant que les soldats juraient et se lamentaient, les sauvages écoutaient leur guide qui les exhortait et les faisait prier avec lui.

En arrivant à la tête du lac Champlain, l'expédition le traversa sur la glace jusqu'à l'endroit maintenant occupé par la ville de Burlington. Puis elle pénétra dans les solitudes inexplorées du Vermont, dans la direction de Deerfield.

À partir de là, la misère augmenta et les sauvages eux-mêmes en souffrirent. Le Père Nicols faillit tomber martyr de son dévouement, mais soutenu par un zèle admirable, il eut la force

de continuer sa route jusqu'au jour où l'armée arriva à sa destination, et s'arrêta à quatre milles de la ville, pour y passer la nuit. Au point du jour, De Rouville prit le commandement des troupes.

Le vent soufflait avec violence et la neige était durcie par une couche de glace qui se brisait sous le poids des hommes. Après quelques heures, on atteignit les remparts de Deerfield.

Les habitants ne se doutaient nullement qu'une surprise leur fut ménagée par l'ennemi. Les difficultés d'une marche à travers les forêts du Canada en hiver, leur semblaient un obstacle insurmontable. La ville était endormie ; la neige durcie et accumulée autour des remparts en rendait l'accès très facile, et l'ennemi escalada tranquillement les murs en observant le plus profond silence. La sentinelle tomba la première sous le tomahawk ; tout le monde fut pris par surprise et la résistance fut presque nulle. Quelques habitants réussirent à s'échapper, mais beaucoup d'entre eux furent tués, et plus de cent furent faits prisonniers.

Les soldats ne songeaient qu'à se divertir,

mais les sauvages pensaient à leur cloche. À la prière du Père Nicols, le commandant ordonna à un soldat de la mettre en branle, et les sauvages se rassemblèrent en silence devant la petite église. Aux sons de la cloche, ils s'agenouillèrent avec respect, tandis que le prêtre rendait grâce à Dieu des succès de l'entreprise.

La cloche fut descendue de l'église et suspendue sur deux bâtons croisés, prête à être transportée ; le feu fut mis aux quatre coins de la ville, et l'armée s'éloigna par le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Rendus à Burlington les sauvages étaient exténués ; ils n'avaient plus la force de porter leur cloche. C'était un poids trop lourd pour des hommes chaussés de raquettes. Ils décidèrent de l'enterrer et de revenir la chercher au printemps. Quand la neige eut disparu et que les forêts se furent revêtues de leurs vertes parures, les guerriers, guidés par le Père Nicols, revinrent à Burlington et retrouvèrent leur cloche à l'endroit où elle avait été abandonnée. Elle fut emportée avec joie au village. Les guerriers en avait fait une description enthousiaste ; ils en comparaient

les sons au chant des oiseaux, au murmure de l'eau, à la grande voix des rapides.

Porteurs et fardeau étaient décorés de couronnes de feuillage et de fleurs des champs. L'entrée dans Caughnawaga fut un véritable triomphe, et la cloche, après avoir été contemplée par tous les yeux depuis si longtemps avides de la voir, fut hissée dans le clocher d'où ses sons argentins se répercutèrent sur la rive opposée.

Les sauvages continuèrent pendant plusieurs jours leurs réjouissances à l'occasion de l'arrivée de leur cloche, mais aux pauvres vaincus que, depuis l'hiver, les sauvages gardaient prisonniers, elle semblait faire entendre le glas funèbre. Ils songeaient à leurs parents assassinés, à leurs foyers désolés ou détruits qu'ils n'espéraient plus revoir. Deux ans plus tard, cependant, grâce aux efforts des colons du Massachusetts, secondés par le Gouverneur du Canada, les survivants, au nombre de cinquante-sept, furent relâchés et ils retournèrent à Deerfield. Il y eut une exception ; une jeune fille du nom de Eunice Williams, qui avait été protégée par un jeune guerrier, devint sa fiancée et ne voulut pas se séparer de lui. Elle

embrassa la foi catholique et le Père Nicols bénit leur mariage. Dans le cours des années suivantes, elle revit sa ville natale mais jamais elle ne fut tentée d'y demeurer. Ses descendants prirent le nom de Williams, et quelques-uns d'entre eux ont habité Caughnawaga jusqu'à ces dernières années.

Cette légende extraordinaire est vraie, et c'est à tort que les événements en ont été attribués par la croyance populaire à la tribu de Saint-Régis. Cette dernière paroisse a été fondée par des sauvages de Caughnawaga, en 1760 seulement, cinquante-six ans après la prise de Deerfield, tandis que l'existence de la petite cloche et les détails qui s'y rapportent sont des preuves irrécusables à l'appui de ce que nous avons raconté.

Joseph Doutre

1825-1886

Le frère et la sœur

I. Une maladie secrète.

Il n'y a que quelques années la seigneurie de Beauharnais appartenait à un grand d'Angleterre, qui en avait confié le soin à un homme équitable et plein d'une honnête bonhomie. Les forêts seigneuriales étaient alors ouvertes à tous les plaisirs, et les habitants du lieu en usaient en bons fils de famille.

Mais depuis que des spéculateurs avides se sont partagé en lambeaux ces domaines naguère si heureux, la joie est disparue, loin d'entraîner avec elle la misère et les infructueux travaux.

Sous le régime libéral de la vieille tenure, j'avais moi-même battu plus d'une fois les sentiers ombreux du domaine seigneurial. Plus d'une fois aussi l'écho de ses bois avait répété le bruit inoffensif de mon fusil inhabile. Ce fut dans

une de ces courses que je m'arrêtai un jour sur une pointe de terre qui s'avance dans le fleuve et dont le charmant aspect attira plus tard mes pas journaliers. Ce lieu ravissant, connu sous le nom de « *Pointe du Buisson*, » réunit, malgré son peu d'étendue, tous les agréments que puisse offrir la plus riche nature. Le fleuve en baignant la rive semble par un effort suprême vouloir étaler toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Les cascades se soulèvent par milliers, revêtues des plus brillantes couleurs, mêlées d'or, d'argent et d'azur. Elles se choquent entre elles, puis s'embrassent tout-à-coup pour retomber enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et la pointe, bondit tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. À de courts intervalles vous pouvez voir un bateau s'engouffrer dans ces gorges et disparaître sous l'écume mugissante, pour remonter bientôt glorieux sur les flots, prêt à recommencer la lutte, sans prendre le temps de sécher ses abondantes sueurs.

Souvent, assis sur un tertre verdoyant, et les

pieds sur les bords gazonnés du buisson, je rêvais le bonheur du poète dont le regard inspiré eût contemplé ce tableau enchanteur. Mais une larme de dépit m'arrachait de mes méditations infructueuses et me reportait dans les sinueux sentiers du bois où mes dents faisaient force poésie sur les mûres et les framboises. Les fruits les plus variés, les plus délicieux, s'offraient de toutes parts pour égayer mes soucis, et je confessais gaiement que la nature m'avait plutôt fait glouton que poète.

À différentes époques je m'étais arrêté à examiner les dehors d'un ermitage situé sur la partie la plus pittoresque du buisson. Le lierre envahisseur en avait caché jusqu'à la moindre ouverture. Il était facile de voir par la tenue sauvage de l'alentour que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on y était entré.

Un jour que j'étais à deux pas de là, à prendre une collation de framboises en la société de plusieurs jeunes personnes, j'entendis l'une d'elles dire en soupirant:

– Tu te rappelles, Lydie, du temps où nous

venions fêter ici ce qu'ils appelaient « le jour du frère et de la sœur ? » – Nous avons bien du plaisir, répondit l'autre en soupirant à son tour.

L'expression involontaire de ces regrets pour le temps passé piqua ma curiosité. Je demandai un mot d'explication, mais on me dit que c'était une longue histoire, et personne ne voulait se charger du récit. J'insistai, je priai, sans trop réussir. J'aurais bien pu terminer la contestation en m'adressant à mon voisin: mais j'attachais déjà trop d'importance aux paroles d'une femme pour démordre de mes premières sollicitations. Je vis enfin une poitrine se soulever par trois longs soupirs, des doigts délicats se sécher du jus de framboises, et déposer un plat encore rempli de fruits. C'était un exorde de rigueur et de bon augure.

« Ermitage avait été construit il y avait déjà de longues années, c'est-à-dire, vingt-cinq à trente ans. À peine était-il garni de quelques meubles qu'on le vit habité par deux jeunes enfants et une *bonne* à figure honnête et déjà sur le retour de l'âge.

Carolle et Éliza voyaient gaiement s'épanouir leur premier lustre et ne souhaitaient rien autre chose que des bonbons et les baisers de la bonne Marianne, qu'ils appelaient maman-grand'mère.

Le père des deux enfants venait plusieurs fois dans l'année passer quelques jours à ermitage et y laissait chaque fois une abondante provision de bonbons et de jouets. Il arriva un jour sans son entourage ordinaire de poupées et de dragées. Peu s'en fallut qu'il ne s'en suivit une insurrection déplorable. Mais le père calma bientôt cet ouragan formidable en annonçant aux rebelles qu'ils allaient laisser ermitage et venir à la ville choisir leurs jouets eux-mêmes. Mais, hélas ! cruelle déception ! En arrivant à Montréal, Éliza dut embrasser son frère pour aller goûter les bonbons du couvent, tandis que Carolle, de son côté, suivait son père vers un collège des États-Unis.

Quatre années s'écoulèrent avant qu'ils se revissent. Après une si longue absence, ermitage s'ouvrit pompeux et décoré pour recevoir ses anciens hôtes. Des merveilles étonnantes s'étaient opérées pendant ces quatre années. Le frère et la

sœur qui se revoyaient pour la première fois, se regardaient de haut en bas, comme si, au réveil d'une longue nuit où une fée mystérieuse aurait touché leur existence de son talisman miraculeux, ils auraient cherché mutuellement en eux les traces de la veille entièrement effacées.

Éliza qui, à son départ, faisait, des longues tresses de ses cheveux, une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche châtain, qui s'ombellait en se nouant derrière les oreilles. Le reste de sa tenue ne laissait aucune trace des années de l'enfance, et laissait facilement voir qu'une camériste habile avait entièrement improuvé la vieille routine de la bonne Marianne qui se trouva tout désorientée dans ce nouveau système de toilette.

Carolle, quoiqu'il eût alors ses seize ans bien comptés, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans la perfection de son physique. Il semblait même n'avoir jamais songé à porter le moindre soin à sa personne, et il parut tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa

sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Chez lui aussi il n'était pourtant resté aucun prestige de la légèreté de ses premières années. Une humeur sombre et pensive avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe, unique, occupait continuellement son imagination naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne ferma pas néanmoins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel. Mais dès qu'il était seul, ses pensées reprenaient leur cours et tombaient comme un cauchemar accablant sur tous les instants de sa solitude.

Il fallut bientôt se séparer pour reprendre de nouveau la discipline du pensionnat. Il serait assez difficile de dire ce que la courte vacance qui les avait réunis avait jeté d'étranges sentiments dans le cœur de chacun d'eux. Éлиза ne parut plus la même. La vie qu'elle s'était faite si joyeuse, si folâtre dans ses premières années d'études, lui devint dure et insoutenable ; et chose étonnante, ce ne fut que de ce moment qu'elle sembla vouloir en jouir pleinement. Elle commença à étudier les charmes de son esprit et

de sa personne, et à mépriser les amusements de l'enfance. L'instinct du beau, si naturel à son sexe, se réveillant prématurément en elle, elle devina bientôt les privilèges attachés à sa nature, et saisit avec avidité la clef des admirations que prodigue la société à la beauté et à l'esprit cultivé. Ce fut avec le même dégoût de la réclusion que Carolle se rendit au collège. Lui aussi, il osa demander aux grâces si elles n'auraient pas échappé chez lui quelqu'un de leurs dons enchanteurs. Cette première investigation était loin de pouvoir le désespérer ; aussi commença-t-il activement à exploiter le fonds des talents et de valeur physique que la nature lui avait départi.

Nous laisserons ces quatre années passer inaperçues et nous viendrons de suite à ermitage qui s'ouvrait enfin pour posséder longtemps les deux anges du buisson. Éлиза était libre depuis deux ans, et connaissait déjà amplement toutes les petites intrigues qui composent la vie de tous les mortels. Carolle avait de l'éducation tout ce qu'il en faut pour faire un savant ou un artiste ; mais il lui manquait la connaissance du monde,

pour l'étude duquel il se remit sans réserve entre les mains de sa sœur.

Sans savoir pourquoi, Carolle commença néanmoins à s'éloigner d'elle dès les premiers jours de son arrivée. Il partait le matin, son fusil sur l'épaule, et ne reparaissait que le soir, morne, abattu, brisé de fatigue et de tourments intérieurs. Éлиза laissée à elle seule renchérisait sur la taciturne mélancolie de son frère. Elle passait tout le jour en promenades, sans but, sans consolations, rentrant le soir sans savoir ce qu'elle avait fait. Souvent elle avait surpris son frère assis sur la dernière pierre d'un précipice, la tête appuyée dans ses mains, et les pieds inondés du reflux des flots. Elle s'en retournait en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues roses et en se demandant à elle-même: « Mon Dieu, qu'a-t-il ? »

Un jour que cachée derrière des broussailles, elle l'examinait assis sur cette pierre menaçante, elle le vit tout-à-coup se lever, la figure sereine et le pas assuré. Elle s'enfuit promptement pour dérober ses yeux rougis. Mais il l'atteignit bientôt, et l'enlaçant dans ses bras, il lui demanda

pardon de la solitude dans laquelle il la laissait vivre.

– Pourquoi, en effet, nous fuyons-nous ? reprend la tendre jeune fille. Pourquoi me laisser seule ? Oh ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète, quand tu me laisses ainsi seule ! Toi-même, comme tu parais souffrir dans la solitude que tu cherches sans cesse ! Qui sait, si nous parlions ensemble de ce qui nous occupe lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, si nous n'allégerions pas nos peines respectives.

– Hélas ! dit le jeune homme avec amertume, tu peux, toi, me parler de tes soucis, mais moi...

– Tu consens au moins à ce que je parle un peu de moi. Eh bien: Tu as vu souvent ces petites villageoises qui viennent cueillir ici des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles – « Ce panier de mûres, ce casseau de framboises, je le garde pour maman ? » Comme elles parlent avec amour, avec tendresse, de leur mère. Ce nom de mère n'a-t-il pas souvent porté sur tes lèvres cette question désespérante: Notre mère à nous, qui

est-elle, où est-elle ? Oh ! Carolle, qu'il est cruel, n'est-ce pas, de ne pouvoir répondre à cette question ! Qu'il est cruel de n'avoir pas à ses côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers.

– Tu y penses donc, toi aussi, malheureuse enfant ! Je ne te laissais donc jamais seule, puisque ma pensée continuelle demeurerait avec toi et s'unissait à la tienne ! Oh ! oui, une mère, une mère !... pour connaître nos peines, pour les faire oublier de sa douce parole !...

Tout-à-coup la jeune fille sembla renaître sous l'inspiration d'une idée inattendue.

– Dis donc, Carolle, reprit-elle, si par hasard c'était encore un des secrets de papa de nous cacher l'existence de notre mère ? Oh ! quel bonheur de la retrouver !

– La retrouver ! Oh ! non, jamais... Papa nous aime trop pour nous cacher une chose pareille. Ne l'espère pas, car la déception serait trop cruelle.

Reconnaissant l'invraisemblance de sa supposition, Éлиза retomba aussitôt dans un

désespérant silence. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle roulait machinalement entre ses doigts les boucles de cheveux qui s'ondulaient sur son cou d'albâtre. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux de Carolle se mouillèrent de larmes à son insu. Empruntant néanmoins des illusions qui ne l'égarèrent pas et un espoir qu'il n'osait concevoir, il essaya de relever le courage abattu de sa sœur.

– Espérons pourtant, reprit-il en lui prenant les mains, espérons que le temps effacera ces chagrins. Quant à retrouver notre mère, je n'y ai jamais songé. Mais les joies du monde et les plaisirs que papa nous promet pour l'avenir nous feront peut-être oublier ce qui nous manquera. Bientôt tu les savoureras ces plaisirs d'un monde que je ne connais pas encore, et que je n'envie pas de connaître. Bientôt tu brilleras sur ce nouveau théâtre... Oh ! comme ton nom seul fera palpiter de cœurs !... Oh ! sois heureuse, sois heureuse, car ton avenir est beau. Anticipe ce bonheur par un cœur tranquille.

– Mais pourquoi pleures-tu donc, en me

faisant ces beaux contes ? interrompit la jeune fille surprise et troublée.

– Car, vois-tu, ces plaisirs tu les prendras sans moi, oh ! oui, sans moi...

– Alors, je n'en veux aucun, dit la sœur en passant son bras autour du cou de son frère, et de l'autre main glissant son mouchoir blanc sur ses yeux.

– Ne parlons plus ainsi, reprit Carolle. Bannissons ces pensées. Laissons derrière nous le passé, et fermons les yeux sur l'avenir. Vivons désormais heureux du présent, et soyons comme autrefois, ce qu'ils appelaient: « Les petits anges du buisson. »

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton amicalement badin, reçurent leur sanction par le baiser le plus suavement humecté que jamais lèvres fraternelles n'aient échangé. Le bonheur reparut avec son entourage gracieux. Les jours passaient inaperçus et les soirées s'annonçaient par une musique pleine d'inspirations. À peine trouvaient-ils un moment pour aller aspirer la brise épurée du rivage. Ils ne sortaient plus ;

ermitage était transformé en salon d'artiste. Ils faisaient de la musique l'un pour l'autre, et de peur d'en laisser jouir la solitude même qui entourait leur habitation, tout était hermétiquement fermé. Au silence qui commença à régner, on aurait pu croire que la vieille Marianne était le seul être vivant qui y demeurât. Cependant une harmonie variée du son alternatif de plusieurs instruments, et parfois aussi une voix pure, jeune, pleine de feu, de langueur, tantôt animée frénétiquement, tantôt longue et douloureuse comme la voix d'une captive, indiquait clairement que l'ermitage enfermait de jeunes existences. Et la vieille qui ne songeait pas plus à prendre un air musicien qu'à se friser ou à se farder, ne pouvait donner l'ombre de quiproquo. La nuit les chants se prolongeaient fort tard. Il n'y avait pas à se méprendre, on entendait bien deux voix. C'était de magnifiques duos, où encore on n'osait croire que la bonne fût pour quelque chose. La voix de basse était moins flexible, moins vibrante: elle s'élevait moins haut vers les cieux et s'unissait plus faiblement à la voix des anges.